

NOTRE CONGRÈS

DURANT ces fêtes de Pentecôte, que d'autres consacrent à la prière, les anarchistes se sont réunis pour faire le point, comme chaque année, sur les efforts accomplis et plus encore sur ceux à accomplir.

Tout en déplorant l'apathie des masses et leur lenteur à venir à nous, nous avons constaté avec satisfaction la création de nouveaux groupes et l'adhésion d'individus isolés.

Nous avons analysé avec une entière sincérité l'attitude qui a été la nôtre au cours d'heures graves, où nous avons su garder la tête froide, nous opposer au péril immédiat sans soutenir par autant un régime personnel que nous n'avons cessé de dénoncer.

Et nous pouvons montrer, sans fausse modestie, une certaine fierté d'être restés nous-mêmes et fidèles à nos principes dans des circonstances difficiles, où tant d'espérances s'abandonnaient à la panique.

D'autre part, sur un plan organisationnel, notre Fédération a vu se constituer une tendance anarcho-communiste.

Les groupes qui la composent trouveront place et liberté d'action parmi nous, la Fédération anarchiste ayant toujours eu l'ambition de recevoir en son sein toutes les tendances de l'anarchie, qu'elle a toujours considérées, non comme opposées, mais comme complémentaires.

Séparés sur les nuances sociales et philosophiques nous pouvons nous retrouver unis et cohérents dans l'action.

Le meeting organisé à l'occasion de ce congrès par nos camarades de l'Allier en est la preuve.

En dépit de la saison avancée, devant un auditoire attentif, nos propagandistes ont pu développer la permanence d'un idéal qui, par son caractère évolutif, participe à la marche des événements et s'inscrit dans les réalités ; d'un idéal qui sait faire la relation entre les luttes sociales de toutes natures, et convergeant toutes vers l'épanouissement de la Paix et de la Liberté, ces deux termes indissociables du mieux être humain.

Dans cette lutte d'autres viendront nous rejoindre, nous soutenir et nous épauler. Notre seuil leur est ouvert.

LA REDACTION.

LE CANARD poursuivi

A l'heure où nous mettons sous presse nous apprenons la poursuite de notre confrère palmipède. Est-il nécessaire de lui dire qu'il a toute la sympathie des lecteurs, amis et abonnés du « Monde Libertaire ».

LA HIÉRARCHIE, MONSTRE SACRÉ

CETTE expression a été empruntée au livre de l'économiste L. d'Amoud Giscard d'Estaing « Les Finances, terre inconnue ». Il va de soi que pour ce financier, elle ne s'applique pas à la hiérarchie qui caractérise l'ordre social actuel. M. Giscard d'Estaing, l'oncle du ministre qui opère aux côtés de M. Baumgartner, appartient à ce monde d'obédience catholique qui s'interdit de trouver et d'affirmer quoi que ce soit qui puisse nuire aux dogmes et aux desseins de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Tout d'abord, quelques principes. Toutes les choses qui servent à la vie de l'homme et dont la création ou l'appropriation demande un certain travail ont, selon le langage courant, une valeur. Cette valeur n'est pas fixe. Elle varie en raison de beaucoup de circonstances. Jusqu'à aujourd'hui malgré tous leurs efforts, les hommes ne sont pas parvenus à se mettre d'accord, d'abord pour savoir si elle mesurable, ensuite sur les moyens de la mesurer. Chacun a tendance à exagérer ou à maintenir la valeur des choses qu'il a en sa possession. Le résultat est une question de

force entre vendeurs et acheteurs, entre producteurs et consommateurs. Mais si, en pratique et dans l'immédiat, les hommes éprouvent de grandes difficultés pour trouver une mesure exacte de la valeur des choses à l'échange, les économistes, dignes de ce nom, ont déjà depuis longtemps montré que le fonctionnement de l'économie est soumis à des lois, des déterminismes, selon l'expression de J. Fouras dont ils doivent subir les conséquences. Ces mêmes économistes sont tous d'accord pour affirmer qu'en fin de compte ce qui détermine la valeur des produits, c'est le temps de travail nécessaire à leur fabrication. Il va de soi que ce temps de travail, variant avec les progrès de la technique, c'est-à-dire la facilité de production, doit être considéré comme un minimum. Autrement dit, la valeur est fonction de la vitesse de production. N'importe qui tant soit peu mathématicien a tout loisir d'en symboliser la réalité par une équation algébrique.

Le temps de travail serait donc la mesure de la valeur, pratiquement la base de l'évolution du mouvement des prix. Mais voilà, cette affirmation pose une question où l'on n'est guère

d'accord et qui soulève bien des controverses : quel est le sens du mot travail ? Je donne ici l'opinion de notre camarade R. Louzon dans son livre « L'Économie capitaliste », page 18 et 19. Je cite : « Travail doit être pris avec le sens précis qu'il comporte dans les sciences mécaniques et physiques... Il y a lieu de remarquer que ce qui doit être considéré, ce n'est pas le travail absorbé par l'objet durant sa fabrication mais le travail dépensé par l'organisme humain celui-ci étant mesuré par l'ensemble des phénomènes physiques et chimiques qui se produisent dans l'organisme pendant le temps qu'il est occupé à la fabrication de l'objet... En l'état actuel de nos connaissances, ce travail de l'organisme humain n'est pas mesurable avec précision. Mais d'une part, nous savons que toutes choses égales d'ailleurs, les choses égales d'ailleurs, il est proportionnel au temps... et d'autre part nous savons que devant le travail considérable qu'exige le fonctionnement de l'organisme humain à vide (quand l'homme est au repos), les différences dans l'augmentation

de travail occasionnée par l'exercice de telle ou telle profession peuvent être considérées comme à peu près négligeables. Il en résulte que le travail d'un homme est approximativement mesuré par la durée durant laquelle ce travail a lieu, quelle que soit la nature de celui-ci. L'heure du travail est la mesure du travail... Nous sommes maintenant plus à l'aise pour parler des salaires et discuter leurs formes actuelles hiérarchisées à l'infini, car la thèse de Louzon, à ma connaissance n'a jamais été démentie. Tout d'abord, qu'est-ce que le salaire ? Une seule réponse est valable : c'est le prix du travail. Il faut absolument condamner la thèse d'origine chrétienne selon laquelle le salaire est une forme de la bienfaisance, par exemple que les allocations familiales, les prestations des primes, etc., sont une partie intégrante du salaire. Les prix sont les prix et sur le marché l'élément bienfaisance, charité ou pitié ne joue pas. On voit mal un marchand vendre meilleur marché par ce qu'il touche une allocation familiale. Et, soit dit en passant, la grande masse des salariés a des salaires insuffisants parce qu'elle

croît à la vertu des lois sociales pour améliorer son sort. Le salaire étant le prix du travail, il doit être proportionnel au temps de travail. La formule du travail égal salaire égal est parfaitement justifiée. Biologiquement parlant, il n'y a pas de différence nous venons de le voir, entre les heures de travail. Au point de vue desin-toxication et reconstitution des tissus, la substance vivante d'un manoeuvre est soumise aux mêmes exigences que celle du technicien et de l'intellectuel le plus haut placé. Un travailleur de la base, tout léger soit-il, mange-t-il moins de pain, de viande, de légumes que ses chefs ? Use-t-il moins de vêtements, de chaussures ; lui fait-il un logement plus petit, moins confortable ; a-t-il besoin de moins d'air, de moins de lumière, de moins de repos, de moins de distractions, de loisirs que nous défendons abouti à l'uniformité et à l'égalité des salaires. Aucun libéral ne formule pareille exigence. Celui qui travaille plus longtemps que les autres doit être payé plus. D'autre part, surtout dans une économie libre, il arrive que la main d'œuvre fait tout à

la ville et les faubourgs, débourent, soyez-en sûrs, avec une satisfaction accrue ce supplément acquis pour l'amour de l'art. Il est vain, sans doute, de faire observer qu'en abaissant le prix des places on attirerait de nouveaux spectateurs — comme l'on fait beaucoup de cinémas, certains jours de semaine — et qu'ainsi l'on améliorerait la recette plus sûrement qu'en éloignant par une majoration intempestive les amateurs les plus pauvres. Vain de faire remarquer que le T.N.P. par exemple, a fait accéder toute une catégorie nouvelle de citoyens à la culture théâtrale grâce à des prix compatibles avec leur impécuniosité. Et non moins vain, certes, de signaler qu'il ne vient à l'idée d'aucun épiciers d'augmenter le prix de sa moutarde quand les clients refusent de l'acheter. Non, le seul exemple probant pour nos marchands de Corneille, de Claudel et de Rossini, c'est le métro. Le métro est cher, le métro est plein ; donc, il faut imiter le métro ! Supposons le métro, comme nous avons suivi le beau, qui lui aussi a majoré ses tarifs. Et suivons le bistrot, qui vient d'augmenter de cent sous le prix du demi de bière. Alors qu'il n'a même pas le privilège d'être subventionné... P.-V. BERTHIER

La direction des théâtres subventionnés vient d'avoir une idée de génie. Pour diminuer leur déficit d'exploitation, les trois grandes salles qui ont nom Comédie-Française, Opéra et Opéra-Comique, vont augmenter le prix des places. Croyez-vous que ce soit le bon moyen ? avons-nous objecté. Beaucoup de gens se privent de théâtre parce que les places sont trop chères. Donc... Taratata ! nous a-t-on répondu. Regardez le métro : quand il ne boucle plus son budget, que fait-il ? il majore le prix des billets. Et cela n'empêche pas les rames d'être bondées tout comme avant. Soit... Augmentez ! Les joules qui s'entassent chaque soir aux heures de pointe dans les salles en rotation de la rue de Richelieu et de la rue Favart, où ne cessent de courir, comme on sait,

Le monde Libertaire

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PRIX : 0,50 NF
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI
Tél. : VOL 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15
ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Étranger .. 12 mois : 7 NF
Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste
JUIN 1961
MENSUEL - N° 70

La réquisition des fonctionnaires

MISE EN CONDITION DES SYNDICATS

Les syndicats qui, par la mobilisation de leurs militants, ont permis à De Gaulle de triompher du putsch fasciste, se heurtent au pouvoir gaulliste.

Car tout ne peut être subordonné à la fin de la guerre d'Algérie. La situation économique qu'elle a engendrée a été supportée jusqu'ici avec patience par la classe ouvrière. L'espoir d'une solution immédiate a, depuis janvier 1959, relégué au second plan les revendications sociales. De sorte que tous les problèmes posés par le développement de la

tolérable quand est dénié aux spoliés le droit considéré jusqu'ici comme intangible, de recourir à la grève pour défendre leurs revendications de classe.

Ne nous y trompons pas ! Le droit de réquisition s'exerçant sur la Fonction publique, c'est le principe de la grève condamnée par l'ensemble des travailleurs. Les fonctionnaires, les agents des transports, les enseignants ou les receivers des P.T.T. ne forment pas une classe particulière dans la nation. Ils sont, au même titre que les ouvriers des usines nationales, employés par un patron, contre qui ils peuvent se dresser si les traitements qu'il leur impose leur paraissent indignes de la condition humaine.

Où bien alors, il faut l'avouer ! Le droit de grève n'est reconnu que lorsque le gouvernement appelle « à l'aide » les forces vives du pays. Mais sitôt le péril conjuré, les syndicats doivent se confiner dans l'allégeance au Pouvoir. Après l'application pour une période indéterminée des rigueurs de l'article 16, le droit de réquisition en cas de grève de la Fonction publique participe à la mise en condition de la classe ouvrière. Il est une étape vers le musèlement des syndicats qui n'ont pas totalement consenti à s'abandonner aux mirages du prestige gaulliste.

C'est un avertissement ! Et la Fonction publique ne régressait pas vigoureusement ; si la classe ouvrière ne lui manifestait pas sa solidarité active, le droit de grève serait plus qu'un droit chimérique, dont les seuls gouvernants pourraient juger de l'opportunité.

Dans les syndicats, tous les syndicats, ou leur influence n'est pas contestable, les libéraux lutteront pour que soit respecté un droit, sans l'exercice duquel le syndicalisme ne serait qu'un corporatisme à la mode de Vichy. Dans les semaines, les mois qui viennent, les actions revendicatives vont se multiplier. Si les travailleurs de toute corporation, réalisent l'union nécessaire, la réquisition sera comme toute loi, implacable dans ses rigueurs, si les mouvements sont isolés, caduques si la volonté populaire s'affirme massivement.

Dans les semaines, les mois qui viennent, les actions revendicatives vont se multiplier. Si les travailleurs de toute corporation, réalisent l'union nécessaire, la réquisition sera comme toute loi, implacable dans ses rigueurs, si les mouvements sont isolés, caduques si la volonté populaire s'affirme massivement.

A propos des A.C.

Dans le n° 70 (mai 1961), le « Monde Libertaire », je trouve (non sans étonnement) ces mots sous ma signature : «...Ce dont nous avons besoin, c'est de générations de citoyens, trempés dans le sang des combats...»
Ces qui ont coutume de lire sous leurs yeux, je n'ai écrit une chose pareille !
En effet, un lambeau de phrase a sauté. Je n'ai pas soutenu, sous les yeux, je n'ai pas soutenu le reconstituer à un mot près. Mais il peut s'entendre ainsi : « Ce dont nous avons besoin, c'est de générations de citoyens, trempés dans le sang des combats ».

Jacqueline RENOUX.
P.-V. BERTHIER

THÉÂTRES

La direction des théâtres subventionnés vient d'avoir une idée de génie. Pour diminuer leur déficit d'exploitation, les trois grandes salles qui ont nom Comédie-Française, Opéra et Opéra-Comique, vont augmenter le prix des places. Croyez-vous que ce soit le bon moyen ? avons-nous objecté. Beaucoup de gens se privent de théâtre parce que les places sont trop chères. Donc... Taratata ! nous a-t-on répondu. Regardez le métro : quand il ne boucle plus son budget, que fait-il ? il majore le prix des billets. Et cela n'empêche pas les rames d'être bondées tout comme avant. Soit... Augmentez ! Les joules qui s'entassent chaque soir aux heures de pointe dans les salles en rotation de la rue de Richelieu et de la rue Favart, où ne cessent de courir, comme on sait,

PRÉCIS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PROCÈS DES GÉNÉRAUX

Et s'ils veulent, ces imbéciles, faire de nous des héros...

UNE affaire du meilleur goût ! Un procès bien, entre gens du même monde, où il n'a manqué qu'un Gallifet piaffant devant de la crinoline avec comme toile de fond, des « salopards » qui cette fois l'ont échappé belle.

Dans le prétoire des généraux, des colonels, d'autres qui aspirent à mettre leurs pas dans des pas si glorieux, défilent. Des robes rouges, de l'hermine blanche bien sûr, s'entassent derrière un mobilier baroque. Ah, les braves gens ! La belle et grande famille qui représente l'élite et qui dans une atmosphère feutrée, sans éclats de voix, loin des malotrus, règle une délicieuse et douloureuse affaire privée qui ne concerne que ceux. Et on parle d'honneur avec des tremolos dans la voix. Constatons-le, les inculpés sont en bon état, ce qui nous fait nous souvenir de ces malheureux Algériens qui, eux aussi, refusèrent de dénoncer leurs complices et que la baignoire prépara au prétoire.

Les inculpés ! Il y a d'abord Zeller à l'allure d'un capitaine d'habilement et qui semble extrait d'un roman de Courteline. Il y a Challe ! Un fasciste Challe ? Allons donc ! Un imbécile, comme l'armée en compte tant. Une girouette étoilée dans les mains des colonels, la véritable force de frappe du fascisme. Un pauvre type que la réussite de l'« autre », du « grand » a ébloui et qui a cru que son heure était venue de jouer un rôle. Qui a « son » tour à incarner la « nation » et l'« Etat ». Personnage médiocre, de série. Mais où sont donc les grands rebelles : St-Pol, Biron, Montmorency, Rohan, Ney ? Grands fauves dressés contre le Pouvoir et qui, vaincus, savaient commuer avec l'échafaud.

Mais il y a les autres, me direz-vous. Oui les autres ! Ceux que le président a félicité pour leur loyalisme. On sent son cœur se lever devant ces personnages dérisoires, écorchés, parfois abjects ! Les autres ils sont pires ! Honneur, patrie, fidélité ! Ecoutez-les déposer à la barre, expliquer leur conduite avec une effronterie qui étouffe le plus blasé. Il fut un temps où les serviteurs d'un pouvoir qui les paye et auquel ils ont juré fidélité, se fussent saisis du rebelle qui avait l'insolence de se présenter à eux, pour lui faire trancher le col. Les généraux et les colonels « fidèles », eux, reçoivent les envoyés des généraux félons, s'informent de

guerre, les attentats, les crimes et la torture, celles du pognon sur l'autel duquel tant d'hommes ont été immolés, de familles endeuillées, de foyers détruits, celles du pognon à la gloire de qui, toute notion de dignité humaine a disparu au service duquel les instincts ancestraux de bête féroce se sont réveillés enrichis de perfectionnements scientifiques de notre civilisation de piteux canotiers en habits.

Tout cela c'est plus haut que jamais l'inanité de cette guerre, comme de toutes les guerres, et l'impérieux devoir d'y mettre fin. Il ne faut plus qu'un goutte de sang continue à couler pour des intérêts et des prétendes de filibustiers internationaux travestis en chefs d'Etats.

On y discute de la Patrie, on y discute aussi de pétrole, mais cela ne se résume-t-il pas à ceci. Pour les grands de ce monde ce n'est pas avant tout des subsides et des dividendes, et les vocables « Algérie Française » signifient-ils autre chose pour ceux qui les hurlent à tous vents, que leur prétention à maintenir leurs privilèges et leurs craintes à s'en voir dépossédés ?

Il en va de même pour ceux qui président aux destinées du pays, on ergotera de façon sordide sur les intérêts les plus bas.

Où est-elle la grandeur de la France, son expansion culturelle, son soutien aux pays sous-développés ? Aujourd'hui pour ceux qui

liens autre chose dans la presse que les bandes dessinées, le récit des amours princières ou les exploits sportifs et nationaux, l'aventure algérienne apparaît sous son véritable jour et réduite à ses exactes proportions.

Celles du pognon, du sale pognon pour qui ont sévi la

prévoyance des généraux d'opérette, de la mythomanie des colonels de série noire. Le corps des officiers a eu peur, surtout des hommes du peuple qui forment le contingent ! Oh, n'attendez pas de moi que j'entonne la trompette dihybrantique de l'Humanité. Je n'ignore rien de l'état d'esprit d'une population démobilisée par les partis et les hommes qui la tiennent en laisse. Mais les refus timides, du peuple, sonèrent dans la trop timides, qui s'élevèrent de cette masse profonde issue du peuple, sonèrent dans la tête des officiers comme le glas précurseur des grandes

émotions populaires. Leur instinct, hérité de l'expérience du passé, les retint attentifs et intimidés par cette force prodigieuse en éveil qui oscillait prête à s'ébranler et dont le déferlement eut tout submergé.

Nous la connaissons la force latente du contingent nous qui, dès le 13 Mai préconisations la débaisseance aux officiers factieux. De Gaulle aussi la connaissait, lui qui ne s'y est résolu que pris à la gorge par ses feux et persuadé que ce dernier recours accentuerait la désagrégation de l'armée. Comme il connaît aussi bien que nous la vérité sur la « fidélité » de tous ces personnages, ce qui explique le carrousel de des-

(Lire la suite en page 2)

JOHN F. KENNEDY A PARIS: Algérie - Force atomique - Marché commun

LES THÈSES SONT-ELLES CONCILIAIBLES ?

Le fait que le passage à Paris de Kennedy, ne soit qu'une étape qui le mène à Vienne où il doit rencontrer Khrouchchev, indique clairement les limites de la signification du dialogue France-Etats-Unis. Avant d'affronter le Président américain entend si nous réviser, du moins aborder les problèmes du contentieux qui hypothèque les relations des deux pays depuis l'avènement du gaullisme.

Sur le problème algérien les vues de Kennedy sont connues. Plus nuancées que celle d'une fraction de son Etat-Major, sa position à l'égard du G.P.R.A. s'alligne singulièrement sur celle que le général de Gaulle a définie dans ses dernières interventions. En effet, pour Kennedy, si le postulat de l'indépendance de l'Algérie ne peut être mis en doute, cette indépendance ne peut se concevoir sans association étroite avec la France. Car si stratégiquement la présence de la France en Afrique du Nord est indispensable au plan de défense de l'O.T.A.N., la présence française, pour un certain nombre d'années, par les capitaux qu'elle exportera, et la mise en valeur des richesses naturelles qu'elle seule peut opérer, sera un rempart contre l'infiltration communiste.

Ces deux thèses contradictoires saire éventuel, sans considération pour les implications économiques qu'une telle arme impose à un pays, déjà sollicité par ailleurs financièrement au-delà de ses possibilités.

Pour Kennedy, qui préfère, quitte à le redouter, n'avoir en compétition que l'arsenal thermonucléaire soviétique, les ambitions françaises paralysent l'O.T.A.N. L'organisation Atlantique doit être subordonnée à la diplomatie américaine et peut, seule, disposer des armes atomiques que les U.S.A. lui dispensent.

Il est peu probable que ces deux thèses contradictoires

Voilà un événement qui ne doit pas passer inaperçu, surtout après ceux de la semaine passée. Lesquels direz-vous ? Un peu de mémoire de grâce ! Voilà huit jours, les travailleurs, fatigués de promesses lointaines paralysaient le pays et particulièrement la capitale dans une grève générale des transports.

Et aujourd'hui, ce même Etat (qui refusait la plus légitime des augmentations de salaires) hésite pas à dilapider les fonds du trésor public pour recevoir les souverains de Belgique.

Que de millions dépensés en réceptions, pavements et promesses, de ces millions chiffrés à tant de salaires réclamant leur droit à une vie décente !

De millions jetés par les fenêtres pour complaire à la vanité de ma « grandeur » et à l'orgueil de ce qu'il nomme le « Prestige de la France » !

Que de millions engloutis, pour permettre à une République de recevoir les héritiers de ceux

par J. FONTAINE

voix des savants et le zèle, la probité, la conscience professionnelle, le travail bien fait, qu'en faites-vous ? Cette objection procède d'une confusion. Il n'y a pas de travaux nobles et de travaux vils. Le temps est bien révolu où travailler pour gagner sa vie était une déchéance. Toutes ces considérations relatives à la qualité, au savoir, au génie n'ont rien à voir avec les indices hiérarchiques qui caractérisent et réglementent la rémunération des travailleurs. Cette hiérarchie, c'est la hiérarchie de l'argent ; c'est la forme nouvelle et réglementée de l'exploitation de l'homme par l'homme ; elle est parfaitement étrangère à cette estime générale que l'on accorde à tout homme honnête et sérieux, elle ne peut être qu'un hypocrite reflet, un hommage que l'arriviste rend au mérite.

D'où-on conclure que la thèse que nous défendons aboutit à l'uniformité et à l'égalité des salaires. Aucun libéral ne formule pareille exigence. Celui qui travaille plus longtemps que les autres doit être payé plus. D'autre part, surtout dans une économie libre, il arrive que la main d'œuvre fait tout à

(Lire la suite en page 2)

Vive le Roi !

Voilà un événement qui ne doit pas passer inaperçu, surtout après ceux de la semaine passée. Lesquels direz-vous ? Un peu de mémoire de grâce ! Voilà huit jours, les travailleurs, fatigués de promesses lointaines paralysaient le pays et particulièrement la capitale dans une grève générale des transports.

Et aujourd'hui, ce même Etat (qui refusait la plus légitime des augmentations de salaires) hésite pas à dilapider les fonds du trésor public pour recevoir les souverains de Belgique.

Que de millions dépensés en réceptions, pavements et promesses, de ces millions chiffrés à tant de salaires réclamant leur droit à une vie décente !

De millions jetés par les fenêtres pour complaire à la vanité de ma « grandeur » et à l'orgueil de ce qu'il nomme le « Prestige de la France » !

Que de millions engloutis, pour permettre à une République de recevoir les héritiers de ceux

par J. FONTAINE

voix des savants et le zèle, la probité, la conscience professionnelle, le travail bien fait, qu'en faites-vous ? Cette objection procède d'une confusion. Il n'y a pas de travaux nobles et de travaux vils. Le temps est bien révolu où travailler pour gagner sa vie était une déchéance. Toutes ces considérations relatives à la qualité, au savoir, au génie n'ont rien à voir avec les indices hiérarchiques qui caractérisent et réglementent la rémunération des travailleurs. Cette hiérarchie, c'est la hiérarchie de l'argent ; c'est la forme nouvelle et réglementée de l'exploitation de l'homme par l'homme ; elle est parfaitement étrangère à cette estime générale que l'on accorde à tout homme honnête et sérieux, elle ne peut être qu'un hypocrite reflet, un hommage que l'arriviste rend au mérite.

D'où-on conclure que la thèse que nous défendons aboutit à l'uniformité et à l'égalité des salaires. Aucun libéral ne formule pareille exigence. Celui qui travaille plus longtemps que les autres doit être payé plus. D'autre part, surtout dans une économie libre, il arrive que la main d'œuvre fait tout à

(Lire la suite en page 2)

RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION CUBAINE

Nous avons publié dans notre journal trois articles sur la Révolution à Cuba et le lecteur attentif a pu constater que des informations contradictoires avaient servi à élaborer deux de ceux-ci...

impérialiste et par la volonté d'expansion d'un autre impérialisme, l'impérialisme russe. Dans son premier stade, la révolution cubaine est une révolution romantique, du plus pur style quarantenaire...

les Etats-Unis qui guettent cette belle proie qui leur échappe, alors que l'autre, l'aile conduite par Castro fait appel à la Russie directement intéressée à saper l'influence américaine.

un envoyé spécial de l'Express Fidel Castro n'a pas caché son intention d'en finir avec les méthodes improvisées c'est-à-dire les méthodes démocratiques, libérales voire libertaires.

"La révolution cubaine" de C. JULIEN

Ce sont les reportages publiés dans le Monde à propos de Cuba, effectués à quelques semaines avant la chute de BATISTA, l'auteur du début de 1960, que Claude JULIEN a résumés et enrichis (1).

« Nous devons envisager le type de gouvernement qui serait mis en place à Cuba après une guerre civile. CASTRO a derrière lui les masses anti-yankees, bien endoctrinées, principalement les paysans qui représentent 40 % de la population... »

Je viens de lire l'article que le collaborateur de ce journal, qui signe Ariel a publié sur la Révolution cubaine, maintenant transformée en contre-révolution totalitaire...

Castro, on a eu recours à la tactique traditionnelle des communistes et des fascistes : créer apparemment des syndicats nouveaux, pour éliminer les récalcitrants.

LES REVUES DU C.I.A.
Il ne reste à Washington qu'une étreinte bandée où manipuler et les risques sont grands de faire tilt, le premier tilt fut l'échec de l'invasion encouragée par le C.I.A. Il eut été évité si Mr Allen DULLES, en 20 ou 30 ans d'activités « spéciales », avait appris que les communistes ne créent pas les situations révolutionnaires à l'intérieur du monde dit libre...

UNE AUTRE VOIE
En examinant l'affaire dans les détails il faut peut-être tenir compte d'une certaine mégalomanie de Fidel CASTRO qui n'est présente parfois comme un nouveau STALINE. Méfions-nous, certes, des faiblesses des « conducteurs d'hommes ». Méfions-nous aussi des analogies hâtivement conclues.

Marc PREVOTEL.
(1) Julliard éd.
(2) Voir « Le Monde Libertaire » n° 55 et 56 de décembre 59 et janvier 60. D'autres articles traitant de la question cubaine ont paru dans M.L. n° 45, 60, 67, 68 (« Rectificatif ») et 70 de décembre 60, janvier, février, mars et mai 61.

« Le stalinisme est arrivé à imposer une dictature plus répressive, plus féroce que celle de Batista. Les masses sont contrôlées par une combinaison de démagogie et de terreur... »

RÉSISTER, MAINTENIR et PERSÉVÉRER

(Je préparais un article pour le M. L. sur la nécessité de ne pas sacrifier l'essentiel à l'accident, la raison d'être à l'être, le mouvement ouvrier et l'idéal libertaire aux pouvoirs dictationnels révolutionnaires. Mais je n'ai trouvé le loisir d'écrire que dans la fameuse nuit du 23 au 24 avril. Mes réactions du moment ont contrarié l'expression de mes idées constantes. De l'article projeté et des réflexions nocturnes, il n'est resté que quelques notes mal composées et insuffisantes que je crois honnête de soumettre à mes lecteurs et amis.)

française et républicaine qui ordonne la désobéissance à ceux qui selon le Code militaire devraient obéir, à leurs supérieurs immédiats, sans hésitation ni murmur.

condamnons par principe ni les tentatives conçues dans l'émigration, ni les héroïsmes de résistance à un pouvoir qualifié de socialiste.

vailler... Et son rassemblement sur la place publique pour entendre le maître serait plus démonstratif que des élections ?



LA VIE ET L'ŒUVRE DE SEBASTIEN FAURE

(Pensée et Action - Bruxelles)
Le centenaire de Sébastien Faure, célébré à la salle de la Société...

Le Sébastien Faure des massacres de Fourmies, de l'affaire Dreyfus, l'apôtre et le sociologue du communisme libertaire, du pacifisme, du rationalisme...

Ouvrage de travail également, car les textes sont suivis d'une bibliographie complète des œuvres de Sébastien Faure...

Ce livre, édité par notre camarade Hem Day, vient à point pour permettre à nos militants de populariser une des figures les plus attachantes de notre philosophie anarchiste.

L'ALGERIE EN PRISON, de Jacques Charby, (Editions de Minuit)

Voici un petit livre de la collection document publiée par les Editions de Minuit qui tranche avec les autres ouvrages parus dans la même collection...

Né en 1828 grand seigneur dans une Russie où le serfage subsistait, possesseur de vastes domaines...

Enchaîné par son amour pour Sonia, par sa pitié pour elle par ses « devoirs » envers ses enfants...

LE SILENCE, de Roger Grenier, (Gallimard éditeur)

Voici un nouveau livre de Roger Grenier et ce livre est un recueil de nouvelles. Les nouvelles semblent aujourd'hui un genre qui séduit les écrivains...

Roger Grenier a gagné la partie ! J'ai lu quelques critiques sur son ouvrage et, je dois l'avouer franchement, j'ai dû faire un effort pour déceler cette philosophie dédaignée...

Si je ne redoutais pas de passer pour un imbécile, je parlerais à propos de la pièce qui porte le titre de « Vie et mort de Bascho » d'un Mouspassant ou d'un Mirabaud...

Hommage à Armand ROBIN

Armand Robin est mort. Nous ne dirons rien du poète, respectant sa volonté maintes fois affirmée de refuser toute « citation élogieuse par aucun journal, aucune radio, aucune revue littéraire ».

POÈME DE FILS DU PROLETARIAT
Mon père à moi, de l'aube à la nuit
Vite, vite, trime, travaille !

Mon père à moi, va en veste usée
Mais m'achète un habit flamant
Et me parle d'un futur tout beau
Amoureuxment.

Mon père à moi est captif des riches
Ils le broyent, le ploient, le pauvre gars
Lui, le soir, il rentre, du bon espoir
Plein les bras.

Mon père à moi, sa fertilité, sa force,
Il nous les donne, ce lutteur, ce grand,
Mais lui-même jamais ne s'abaisse
Devant l'argent.

Mon père à moi est un pauvre, un sauvage ;
S'il n'avait de regard pour son gars,
Il arrêterait cette immense farce
D'ici-bas.

Mon père à moi, s'il le décidait,
Les riches tous seraient détruits ;
Tous mes petits camarades seraient
Comme je suis.

Mon père à moi, s'il disait un seul mot
Ha, on en verrait des péteurs,
Ils seraient moins nombreux, les nocceurs
Les heureux.

Mon père à moi, travailleur, batailleur,
Peut-être c'est lui, le roi des rois ;
Oui, plus que le roi, c'est lui le fort.
Mon père à moi.

(Traduit par A. Robin.)
ADY.

HOMMAGE A GASTON COUTÉ

À l'occasion du Cinquantième anniversaire de sa mort
Le Mercredi 28 Juin prochain à 21 h. 10, sur la chaîne parisienne, (France II) la Radiodiffusion Française diffusera un « Hommage à Gaston Couté »...

Le monde

Des Lettres et des Arts

ÉOULSTOÏ

C'EST en novembre 1910 que Tostoï s'échappa à son entourage et s'enfuit dans la petite gare russe d'Astapovo. Sans doute elle s'est écoulée, l'année du cinquantenaire. Mais l'émotion n'a-t-elle pris fin qui craignait alors le monde entier ?

Si le mystère qui entourait cette fuite, si les circonstances de sa fin sont mieux connues, si les actes sont mieux expliqués, qui peut dire que les résonances ne s'en font plus entendre ?

Sommaires-nous de ceux qui portent des fleurs sur la tombe de leurs leçons de la Toussaint et trouvent dans ce geste une excuse pour ne plus penser à eux jusqu'à la Toussaint prochaine ?

Né en 1828 grand seigneur dans une Russie où le serfage subsistait, possesseur de vastes domaines...

Enchaîné par son amour pour Sonia, par sa pitié pour elle par ses « devoirs » envers ses enfants...

LE SILENCE, de Roger Grenier, (Gallimard éditeur)

Voici un nouveau livre de Roger Grenier et ce livre est un recueil de nouvelles. Les nouvelles semblent aujourd'hui un genre qui séduit les écrivains...

Roger Grenier a gagné la partie ! J'ai lu quelques critiques sur son ouvrage et, je dois l'avouer franchement, j'ai dû faire un effort pour déceler cette philosophie dédaignée...

Si je ne redoutais pas de passer pour un imbécile, je parlerais à propos de la pièce qui porte le titre de « Vie et mort de Bascho » d'un Mouspassant ou d'un Mirabaud...

POÈME DE FILS DU PROLETARIAT
Mon père à moi, de l'aube à la nuit
Vite, vite, trime, travaille !

Mon père à moi, va en veste usée
Mais m'achète un habit flamant
Et me parle d'un futur tout beau
Amoureuxment.

Mon père à moi est captif des riches
Ils le broyent, le ploient, le pauvre gars
Lui, le soir, il rentre, du bon espoir
Plein les bras.

Mon père à moi, sa fertilité, sa force,
Il nous les donne, ce lutteur, ce grand,
Mais lui-même jamais ne s'abaisse
Devant l'argent.

Mon père à moi est un pauvre, un sauvage ;
S'il n'avait de regard pour son gars,
Il arrêterait cette immense farce
D'ici-bas.

Mon père à moi, s'il le décidait,
Les riches tous seraient détruits ;
Tous mes petits camarades seraient
Comme je suis.

Mon père à moi, s'il disait un seul mot
Ha, on en verrait des péteurs,
Ils seraient moins nombreux, les nocceurs
Les heureux.

Mon père à moi, travailleur, batailleur,
Peut-être c'est lui, le roi des rois ;
Oui, plus que le roi, c'est lui le fort.
Mon père à moi.

(Traduit par A. Robin.)
ADY.

HOMMAGE A GASTON COUTÉ

À l'occasion du Cinquantième anniversaire de sa mort
Le Mercredi 28 Juin prochain à 21 h. 10, sur la chaîne parisienne, (France II) la Radiodiffusion Française diffusera un « Hommage à Gaston Couté »...

soif de savoir la même acuité d'intelligence, le même besoin d'écrire ? — dit Han Ryer, lui, d'ailleurs, ne se fait pas un scrupule.

Tous deux sont devenus — car leur tempérament les poussait à la violence ; ils ont su enlever cette force et dire que le mal ne peut guérir le mal, que la violence ne saurait détruire les effets de la violence...

Pourrait-je cependant dégager quelques-unes des grandes idées tostoïennes : chrétien, frère de Jésus — trop loin de nous parce que parfait — et de François d'Assise il ne put comme lui, vivre dans la pauvreté. Comme lui il fut incompris de l'Église.

Non il ne fut pas déifié comme le 1er chrétien, enchré comme le 2e, transformé, entraîné par elle à insérer dans son calendrier. Lui fut excommunié et ses œuvres maudites par l'Église orthodoxe.

Il resta pourtant religieux, rendant au mot religieux son sens primitif : liaison entre Dieu et l'homme d'une part entre tous les hommes d'autre part. Il écrit lui-même :

« L'essentiel de la religion n'est pas de croire en Dieu, mais de vivre dans la communion directe entre Dieu et l'homme. »

« Ce n'est que par son propre perfectionnement, déclare-t-il, que l'homme peut agir sur le monde. »

« Je ne puis désirer, penser, croire pour un autre. Je gravis ma vie et cela, seul, peut aider à l'individualisme de Tostoï qu'il appelle souvent christianisme et religion — subjectivisme de Han Ryer, n'y a-t-il pas là deux conceptions de l'éthique toutes différentes ?

Hélas ! une fois établie sa conception philosophique, Tostoï essaya de la pratiquer, mais il échoua. Sa « vie malheureuse » se termina par la mort.

« C'est pourquoi, mes dates officielles dépassées, nous pouvons parler de Tostoï et de son œuvre, sans que ce soit un acte de dévotion et de dévotion d'homme.

RADIO

Après avoir été si décrit, voilà que le transistor entre par la grande porte dans l'estime et le regard.

Grâce à lui, en effet, en Algérie, les isolés, le contingent, sont restés en contact avec la « légalité ». Il n'est pas douteux que sans lui, tout le monde eût été privé de la concentration d'esprit, d'un même désir de se perfectionner, d'un identique travail sur soi-même.

« Préjugés racistes ». — Schumak relève le racisme inné de tout être humain, même révolutionnaire. Montrer par quels moyens la propagande capitaliste diffuse les préjugés racistes, il propose un moyen de réaction : tout l'effort sur nous-mêmes, pour voir clair dans nos réactions et si besoin les corriger.

L'obstacle, c'est en dernier lieu la paresse intellectuelle, l'abdication devant les routines. Christian Hagant les dénonce à son tour dans son deuxième article sur « la difficulté d'être anarchiste ». Certaines erreurs qui ont coûté cher à notre mouvement sont dues moins à l'autoritarisme des quelques-uns qu'à la lâcheté de tous ceux qui aiment qu'on pense à leur place ou n'osent s'affirmer face aux « compétences ».

L'éditorial commente le putsch d'Alger. Dupont précise le rôle des « données économiques dans l'Algérie de demain ».

« Tiens bon la rampe », de Francis Claude, un jeu de mots. Inter France 1 20 h. 50, continue sur sa bonne lancée à bien servir la chanson. Lors de la dernière émission, les artistes habituels ne nous ont pas déçus. Si, à l'inverse de la télévision qui prive le téléspectateur de la majeure partie de ses réflexes, la radio a l'avantage de laisser la possibilité d'imaginer les personnages et le cadre dans lequel ils évoluent, ce soir-là une ombre a plané au-dessus du cabaret abstrait qu'éclairait Francis Claude sur les ondes. Deux des meilleurs chanteurs interprétés (« Regarde-toi, Paname » et « Ma mère »), sont l'œuvre d'un bon serviteur de la chanson, Jean Ferrat, dont nous reparlerons et qui à l'occasion, pousse la note avec talent. Ce sympathique auteur-compositeur ne déparait pas le plateau de « Tiens bon la rampe ».

Nous avions annoncé, le mois dernier, la naissance de « Bizarre autant qu'étrange », de notre ami Jean Yanne. La première devait avoir lieu le 29 avril. Les événements d'Algérie retardèrent le départ d'un quart de siècle. Plus rien ; cette émission, dont quatre programmes étaient déjà préparés et même enregistrés, n'a été purement et simplement suspendue. Il est probable que les documents sonores que Yanne voulait publier auraient mis quelques censeurs dans l'embarras. Aussi, M. Louis Merlin, grand manitou d'Europe 1 et spécialiste en publicité (il soigne tout spécialement la stérne générale) a-t-il préféré ne gêner personne et se confiner dans l'opposition constructive.

Il existe des tabous bien gardés, l'anticommuniste Jean Yanne le sait mieux que quiconque, c'est à sa bienfaisante véhémence que l'on coupe l'audience. Pour notre part, nous avons la conviction que l'applaudir, nous amène dans les cabarets bien famés où il prodigue sa bonne parole.

René FUGLER

J.-F. STAS.

Un évènement littéraire : "La chanson d'un gâs qu'a mal tourné" de Gaston Couté vient d'être rééditée

À l'occasion du cinquantenaire de la mort de Gaston Couté les éditions Ségheers viennent de rééditer l'œuvre du grand poète beauceron, ce livre avait pratiquement disparu du rayon du libraire. Pour cette occasion il nous a paru opportun de publier dans notre journal, l'excellente préface que notre camarade J.-Paul Montiel a écrite pour ce livre d'un poète qui peut justement réclamer sa place au devant des rimateurs du début du siècle consacrés par les académies.

Libérons-nous d'abord des dates et des chiffres. Gaston Couté est né à Beaugency le 23 septembre 1880. Deux ans plus tard, son père, meunier, vient s'installer à Meung-sur-Loire. C'est donc dans cette ville qu'il passera son enfance et sa jeunesse. Le 31 octobre 1898, il part pour Paris où il devait mourir, à Lariboisière, le 5 juillet 1911.

Voilà donc cinquante ans que le poète a disparu. Son œuvre a subi la redoutable épreuve du temps. Nous, qui préparons, pour ses amis, cette édition du cinquantenaire, pouvons attester que cette œuvre est plus vivante que jamais et que le nombre de ses admirateurs grandit encore.

Donc, en ce beau pays de Loire, l'enfance de Couté coule sans heurt. Son père n'est point pauvre, on vit confortablement chez lui et il semble bien qu'il ne fut jamais sévère pour son fils. Si bien que Gaston devint très vite l'un de ces garnements rieurs, tapageurs, casse-cou qui font dire aux mamans : « Ne va pas avec lui, c'est une mauvaise tête ».

Le jeune Couté se moque de la mauvaise réputation ! Il s'en donne à cœur joie, comme un poulain lâché dans une prairie. A moins qu'il n'aille rêver sur les bords des Mauves, ces charmantes petites rivières qui baignent Meung avant de se jeter dans le grand fleuve. J'aime croire que c'est de ces promenades solitaires que lui vint sa vocation de poète.

À l'école, malgré son indisciplinisme, il n'est pas mauvais élève, il a une grande facilité d'apprendre et bientôt son père le met au lycée à Orléans. Mauvaise période pour le garçon à l'école, il ne rêve que de liberté. Ses maîtres ne l'aiment pas, ils ne peuvent pas comprendre cet enfant « pas comme les autres ». Il fait des vers, on cherche à le ridiculiser. Il se venge féroce en posant des questions qui affolent les professeurs. Ses rédactions sont réservées, car elles contiennent souvent des appréciations qui ne sont pas pour les oreilles des élèves ordinaires. Cela ne pouvait pas durer !

Pour lutter contre l'ennui du lycée, Couté s'est fait quelques relations. Il a envoyé des articles, des poèmes qu'on a publiés. Bref, il rêve de changement. Il se démente et le voilà journaliste.

Chaque matin, il va de Meung à Orléans à vélo et chaque soir revient de la même façon. Comme il arrive souvent, c'est le hasard qui apporte la solution définitive.

Un soir, l'une de ces innombrables tournées qui sillonnaient le pays donnait une séance à Meung. Couté demande à réciter des vers. Excellente aubaine ! Castello, maître de céans, artiste intelligent, annonce le poète du cru. Couté récite quelques poèmes en français, ni plus mauvais, ni meilleurs que beaucoup d'autres, puis déclare le Champ de Naviois. Castello est aussitôt en alerte. C'est de lui, demande-t-il à un voisin qui est l'inséparable du poète. Bien sûr ! répond l'autre.

Après la séance, Castello retient Couté près d'une heure. Que se dirent-ils ? nul ne le sait, mais après cette conversation, Castello était l'interprète de Couté qui, lui-même, était décidé à partir pour Paris.

A quelque temps de là, le vieux Couté charroyait vers la gare son fils et sa malice. Le poète n'était pas content. Au moment de partir, il donne cent francs à son gars pour grossir son pécule en lui spécifiant que, tant qu'il serait à Paris, il ne recevrait pas un sou, mais qu'il pourra reprendre sa place à la maison dès qu'il le voudra.

Couté débarque dans un Paris en pleine effervescence, le monde ouvrier s'agite, les artistes, les intellectuels sont libéralisants ou, pour le moins, partisans de l'évolution sociale. La Révolution est pour demain, la Société future déjà s'esquisse à l'horizon... Ce fut la guerre !

Merveilleux Montmartre où chaque bistro disposant d'une arrière-salle héberge un « Cabaret artistique ». La gloire du Chat-Noir éblouit encore la Butte sacrée. De nombreux artistes, des écrivains dont certains deviendront célèbres, hantent les cabarets comme le Lapin Agile.

Bruant le chantage des mauvais garçons, « engueule » le bourgeois avec une verve corrosive.

Toute une pléiade de poètes-chansonniers de talent, moralise, critique, réprimande, mord, griffe, déchire avec un enthousiasme qui n'est pas sans danger, une violence verbale inouïe.

Voilà bien de quoi enthousiasmer Couté ! Comment débuta-t-il ? Il y a vingt versions différentes ! Qu'importe, débiter lui fut certainement très facile et sa langue virulente ou les mots durs éclataient, ou les formules à l'emporte-pièce font hale, lui valait un succès immédiat.

Ca rappelait, écrit Gabriel Feuillard, les tumultueux débuts de Bruant et de Rictus. On ne s'abordait pas avec le : « Avez-vous lu Baruch ? » de Voltaire mais en disant : « Avez-vous entendu Gaston Couté ? »

Dès lors, les meilleurs le considéraient comme leur égal. Vaut-il se faire à l'idée que ce poète qui est maintenant à sa portée ? Non ! Les maisons qui pourraient le « consacrer » ont besoin d'artistes ponctuels pour satisfaire leur clientèle. Couté ne peut supporter aucune contrainte. Il veut n'agir qu'à sa guise. Reconnait-il un ami, il oublie ses engagements et passe la nuit en bavardages et aussi, hélas ! en beuveries.

Les maisons se ferment. Tant pis ! Il passera dans des boîtes secondaires, aux programmes élastiques... mais qui payent si mal. Et voici que l'inévitable jalouse s'en mêle. La médiocrité prend sa revanche et le pauvre poète de vingt ans tout vibrant de la joie de l'enthousiasme que donne la jeunesse, est bientôt écœuré.

Qu'importe, il a quelques amis sûrs et cela lui suffit. Quand il a de l'argent, il le gaspille. Est-il complètement démuné ? Alors, il va chez Georges Ondet — éditeur au jugement très sûr — qui lui achète ses œuvres au prix fort de l'époque : vingt francs !

Parfois, il tente, avec des amis, d'inévitablement tournées pécuniaires vers la province d'où il revient épuisé. De temps à autre, il retourne à Meung prendre un peu de repos. Il pourrait y rester. Mais non ! Sa fierté se révolte. Il repart. Il est pris par cette bohème si chatoyante, si enviable sous la plume de ceux qui l'ont décrit, mais qui n'est qu'un leurre cruel qui a meurtri tant de vies, desséché tant de talents.

Couté comprend sans doute tout ce qu'il y a de stupide et de lamentable dans cette façon de vivre qui l'épuise, mais dont il ne peut se passer. Alors, comme un défi ironique et désabusé, il donne à son œuvre le titre : « La Chanson d'un gâs qu'a mal tourné ».

Mais la malodie fait des progrès effrayants et ses amis s'inquiètent. Que faire ? Enfin, Victor Méric et Fernand Després le font entrer à la « Guerre sociale » de Gustave Hervé pour faire la « Chanson de la Semaine ». On préleva pour lui, quelques maigres subsides dans une caisse toujours anémisée. La matérielle ainsi, tant bien que mal, assurée. Sera-t-il enfin sauvé ? Non ! La maladie a déjà fait trop de ravages. Moins d'un an plus tard, une nuit, épuisé, il regagne péniblement sa chambre d'hôtel, sur la Butte. Le lendemain, on le transporte à Lariboisière où il meurt presque aussitôt.

Il y avait beaucoup de monde à son départ de Lariboisière. Détail émouvant, les ouvriers d'un chantier voisin vinrent avec leurs pelles et leur pioches lui faire une haie d'honneur.

À la gare, Xaxier Privas prononça une allocution d'une haute tenue et le pauvre poète regagna le pays natal où l'attendait encore beaucoup de monde pour le conduire au « champ de naviois » communal.

Je n'ai cherché ici, la place étant extrêmement limitée, qu'à faire connaître un peu la vie tourmentée du poète. Son œuvre, écrite le plus souvent en « parler » beauceron, aurait pu rester l'œuvre d'un « bon poète régional ». Mais telle est sa force qu'elle a débordé les limites de sa province. Et, bien qu'elle soit pratiquement intraduisible, elle a trouvé des admirateurs, non seulement dans les pays d'expression française, mais dans le monde entier.

Elle est un monument isolé, unique dans notre littérature. Je ne veux pas la commenter, préférant laisser au lecteur qui l'ignore, la joie de la découvrir. A celui qui la connaît, le bonheur de retrouver son plaisir en la relisant encore.

J.-Paul MONTEL